

## Depuis la nuit

France Mongeau

Numéro 149, avril 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85207ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Mongeau, F. (2017). Depuis la nuit. *Les écrits*, (149), 181–190.

FRANCE MONGEAU

*Depuis la nuit*

Depuis la nuit j'étreins un cœur tel un verbe au poids léger.  
J'observe les soldats de l'horizon je goûte au sel des givres  
meurtris à certaines échappées de la douleur.

Elle est une amie qui repousse  
quelque habitude triste contre mon sein. J'arpente

cette guerre  
en elle le vocabulaire de l'arrachement *sa connaissance*  
*intime des disparitions.*

Elle est un testament garant du quotidien aux petites joies du monde. Je lis le foisonnement des encres sans saisir les parfums les chants les idées promises par son ciel. Des perles noires tombées sur le plancher de bois roulent dans le vacarme. Elle est la mort. L'innocence sauve peut-être pure. Tu tends les bras comme les arbres tendus

au-dessus du lac. Tu plonges malgré le danger de te noyer encore.

Les algues montent en moi au souvenir de sa douleur réel  
monde inventé le souvenir. Un homme marche et je l'observe  
cachée dans cette déraison où il ne me voit pas. Il marche à  
grands pas s'éloigne de nous.

Ce film tourne en boucle dans mon esprit.

J'étais une jeune fille

je ne rêvais pas d'amour mais de naufrages  
et de navires puissants

*moi clandestin sale et assoiffé*

je vivais dans des cales au bois noir.

Depuis la nuit elle observe le renard la buse orangée du paysage absorbés dans leur possibilité de contradictions simples fleurs carnivores comme autant de pistes. Un chant nocturne où nous nageons parfois  
ronde coyotes gris filles grises.  
Nos larges brasses en phrasés sur nos langues

l'hiver amoureux loin de cette terre  
j'allonge encore le pas *dans chaque histoire*  
*où tu marches*. Des images flottent  
et chutent des pans ouverts de nos manteaux.

L'explosion la désolation des objets fusent membres tour-  
noyants branches d'acier attachés les vêtements les offrandes  
les petits enfants au rire aigu crient  
hors des bornes de la voie.

*C'est possible tant de brûlantes joies.*

Tant d'espoir et je regarde

impossible encore à émouvoir  
les rideaux blancs de la fenêtre me protègent  
incapable dans ce corps de saisir la colère.

L'angoisse bricole ses prières lourdes huiles enfoncées dans la  
terre des guets le long de la mer une digue. Et d'autres pays  
d'une même nuit sept fois tombés sept fois reconstruits. Une  
amie regarde une reproduction sépia  
sa ville  
ses doigts fiévreux caressent les toitures.  
Les fleurs photographiées

au moment de l'éclosion  
devant les puits les parfums la violence.  
*Tu es absente dans ce regard*  
*tu ne peux pas exister.*  
Sa joie. La rareté.

Les yeux découvrent les mots et l'âme au poing *comme le cœur du faucon* envoutée par l'espace de sens les trous de la mémoire noire. Tu te proposes en réserve de souffle contre son souffle inspirations saccadées là où se décuplèrent d'autres destins.  
Un livre au quotidien du silence  
une conscience précise

s'allonge le mutisme  
un poème *dans son propre saccage*.  
J'accélérais le pas et nous étions deux aux vues de tous  
tremblantes son bras sous le mien  
ses yeux de petite femme  
dans l'oblique du monde charrié.



Mais tu ne crois pas au destin en rien d'autre qu'aux jours  
alignés de trahisons tes doigts cherchent quelque anfractuosité  
pour glisser ta langue l cher le réel la forme de la nuit depuis  
la nuit venue  
les chuchotements grattent ton oreille. Tu entends  
et tu fermes les yeux le mur aveugle de tes yeux  
au jour de tes frères

muets aussi emmur s comme elle  
*une forme muette une clef de fa entre ses mains.*  
Ils jouent. Ils jouent. Les enfants font semblant de jouer.

J'entre sans voix dans la nuit du chagrin et dans sa cruauté  
ouverte je tournoie sans émotion ni surprise. Elle pleure et je  
ne peux plus rien contre ce chagrin. Il s'enfuit et je ne fais plus  
rien pour le retenir. Je tournoie dans ma déroute sombre  
la force des vents ainsi provoqués  
me fait naître à ce que je deviens  
une arme  
affûtée

un pas devant l'autre  
même sans moi.

Plus tard entrer dans le renoncement. L'habitude enfin où je  
ne suis ni pays ni lune que tu regardes ni une sœur d'asile.  
Mon cœur inutile à servir et malingre  
dans le refus de battre.  
Des pistes s'allongent où je fuis toujours

se couvrent d'un givre.  
Or j'attends la nuit  
où les flammes chantent la bouche  
dans la bouche. L'expérience des visages.  
La main de l'amie endormie.

